

Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

Éditorial	1
Entretien d'Alain Freixe avec Patrick Da Silva	2, 3, 4
Notes de lectures sur les nouveaux livres parus:	
<i>Frère humain</i> de Sylvie Fabre G. par Yves Ughes	5
<i>Un peu de toi</i> de Michel Séonnet par Raphaël Monticelli	5
<i>L'Effigie et autres carnets</i> de Jean-Marie Barnaud par Raphaël Monticelli	6
De la toile et quoi d'autre? unnecessairemalentendu.com	7
À quelques mots d'ici Ypsilon Éditeur	7
Agenda des amis	8
Journal intermittent de Raphaël Monticelli	8

Les visuels qui ponctuent ce Basilic sont des photographies de "Voix du Basilic", nos rencontres littéraires qui ont eu lieu à Coaraze les 4, 5 & 6 juin.

Le poème ne fonctionne pas comme le récit sur la représentation, la référence: la langue y est son propre avènement, son pur être-là. Susciter cet avènement est au fond un acte primitif, et par là quelque peu utopique puisqu'il s'agit de retrouver l'impossible merveille de l'état naissant. Mais comme le déclarait Bataille, l'impossible ne dépend que de la volonté...

Bernard Noël



J'aime à lier ici au seuil d'une rentrée sociale, littéraire et poétique particulièrement "intéressante"

Bernard Noël et Georges Bataille, histoire de saluer le cinquantenaire de sa mort, le 9 juillet 1962, que l'été et ses chaleurs ont comme opacifié. Mais est-ce si grave après tout? Il y a – je n'en doute pas – une obscurité rayonnante, des lueurs petites et intermittentes à opposer à la lumière brutale, déchirante et évanouissante des pleins feux d'un pouvoir médiatique généralisé. L'opaque comme arme critique poétique et/ou politique.

Oui, il y a une opacité de ce qui a nom poésie. Chez Bataille, on se souvient de cette "haine de la poésie" encore si souvent citée aujourd'hui et qu'il abandonna assez vite au profit du mot

"impossible". C'est qu'en effet, c'était moins la poésie qu'il entendait contester – cette écriture toujours en lutte avec elle-même, capable de sacrifier jusqu'au "poétique" en elle – que cette tentation qui toujours la travaille de céder à ses propres miroirs, de se complaire à ses trouvailles. "Impossible", autre nom de la littérature quand son écriture fait signe vers ce qui restera toujours hors d'atteinte, irreprésentable, pour tout dire inavouable et qui reste l'orient de toute poésie qui est "le contraire de ce qu'annonce le mot qui la désigne".

Ce mot pourtant, poésie, nous avons su, par-delà nos différences, ne pas accepter son effacement sous motif de rentabilité immédiate dans un projet de "fusion des commissions" du Centre National du Livre (CNL), au printemps dernier. Ainsi, dans un premier temps, Aurélie Filippetti, ministre de la culture et de la communication, a décidé de suspendre ce projet de réforme. Nous attendons le second temps, la convocation d'Assises du livre réunissant toutes les instances concernées et qui redéfinirait une politique du livre et de la lecture.

Défendre la poésie telle quelle pour pouvoir la défendre contre elle-même, défendre la structure du CNL pour qu'elle permette, selon Jean-Christophe Bailly, "de servir, comme sa mission le lui impose, des œuvres de lente venue où le travail du sens est réel, imposant, parfois difficile", plutôt que celles – Ah! Les 646 romans français et étrangers

de cette année! – qui paraissent et disparaissent aussi vite, c'est là notre rentrée.

Notre rentrée, c'est aussi celle que nous différons aux 5, 6 et 7 octobre, dates du festival du livre de Mouans-Sartoux où à côté de *Frère humain* de Sylvie Fabre G, les éditions de l'Amourier publieront *Un peu de toi* de Michel Séonnet et *L'effigie et autres carnets* de Jean-Marie Barnaud. Ce sera là occasion de vérifier ce que me disait Jacques Ancet dans notre entretien de juin (voir Basilic N° 41 sur le site amourier .com) à savoir qu'à ses yeux, il n'y avait qu' "un seul et même mouvement d'écriture qui (traversait) tous les genres à partir duquel (s'élaborait) ce qu'on appelait littérature".

Dans ces trois textes, on voit l'écriture inventer dans les données autobiographiques mêmes toujours plus d'altérité comme si celui qui écrivait s'étrangéait! Paradoxalement, c'est par là qu'il nous devient proche!

Je vous souhaite un bel automne, de belles feuilles mortes et de beaux soleils mouillés!

La poésie est la prose (...) la prose même, la voix de la prose, la prose en action et non en récit.

Boris Pasternak

Alain Freixe

Président de l'Association des Amis de l'Amourier

Alain Freixe avec Patrick Da Silva

Né en 1956 à Clermont-Ferrand, Patrick Da Silva vit en Auvergne. Il écrit maintenant depuis plus de vingt ans des romans, de la poésie, des textes pour le théâtre et des nouvelles. C'est ainsi que les éditions de

l'Amourier ont pu publier *Demain* en 2008 et aujourd'hui *À la guerre*: sur *Demain*, on lira la note de Vincent Peyrel dans le *Basilic* N° 30 de septembre 2008 et celle de Marie Jo Freixe dans la rubrique *Approches critiques*, *Au fil des notes* du site amourier.com; sur *À la guerre*, on lira la note de Françoise Oriot parue dans le *Basilic* de juin 2012.

"Soit! J'écris" écrit-il! Et il écrit avec ce qui ne s'écrit pas, ce qui toujours se dérobe, ne cesse de se dérober, cela qui tient le monde ouvert, ce mystère, "l'imminence d'une révélation qui ne se produit pas" disait Borges. Il écrit avec et contre bien sûr, à l'attaque, en première ligne, ligne de front, ligne de risque.

C'est comme un secret. Un pacte a bien dû être signé un jour. Un pacte avec l'intensité. Les écrits de Patrick Da Silva savent capter l'énergie féroce du désir. Et surtout ne pas la diluer dans la durée romanesque. Ses narrateurs sont tous porteurs d'une parole qui s'arrache violemment au silence. Entre dans la langue, la tire, la tord, la fait dégorger, l'essore. Les nouvelles de Patrick Da Silva ont la brièveté des orages: attaques éclair, averses et brouillards à suivre avant chutes en trouée bleue – si bleu est la couleur du sombre!



par contre c'est de cet élan et de ce diapason que sortira tout l'ouvrage à venir. Cette phrase, ces phrases sont toujours restées dans le texte final mais rarement en incipit.

Quelques fois le cadeau initial a été une image, une vision plutôt, quelque chose que j'ai vu. Par exemple, pour *Dix ans*, la première nouvelle de *À la guerre*, j'ai vu un jeune homme nu dans le lit d'une rivière, il marchait, il ruisselait et riait, il aspergeait le ciel par de grands moulinets de ses bras, il était blond.

Alain Freixe:

*Sur le site amourier.com après une biographie réduite au minimum – une ligne! – on apprend que tu écris depuis une vingtaine d'années et que l'écriture est, pour toi, "une arme". On sent bien qu'il s'agit là d'une écriture de contre-attaque et comme l'effet d'un retournement: à la patience succède l'impatience, à l'endurance longue le coup bref, à la résignation, la hargne... L'écriture, "une arme", pointée vers qui? Contre quoi? Quelle guerre te permet-elle de mener? Est-ce celle du condamné à mort de Pas à vous dans *Demain* à qui on offre au plus noir d'une cave, d'écrire – écriroire, papiers et encre – histoire de différer la sentence? Écriroire qui n'est ni table de sacrifice, ni table d'orientation mais espace de langue, le terrain même où va se mener la guerre contre soi-même, le monde et dieu, enfin...*

Patrick Da Silva, avec pour levain la rage

Ucello in gabbia canta dalla rabbia
Oiseau en cage chante de rage

dicton italien

Alain Freixe:

Comment ça démarre pour toi, Patrick, l'écriture? Car il faut bien toujours un point de départ, un affect premier. Il faut que quelque chose arrive: une sensation, ou un ensemble de sensations, un premier mot, un accident dans la langue pour que se mette en route le bâti d'une histoire...

Patrick Da Silva:

Comment ça démarre l'écriture? Un nouveau travail tu veux dire ou bien simplement le fait de s'y mettre, à écrire? Dans le doute je vais répondre aux deux. Je me mets à écrire parce que c'est le jour et parce que c'est l'heure. Si c'est la séance matinale, j'ai bu mon café, je suis allé voir les bêtes, l'hiver, je leur ai apporté leur foin, leur eau. Si c'est la séance vespérale, je suis revenu de ma petite marche ou j'ai arrêté mes travaux de jardinage ou de construction.

Pour un nouveau travail ça démarre le plus souvent par une phrase, parfois deux ou trois. C'est un cadeau, il m'est donné d'un bloc, souvent après des heures de silence mais je sais que je n'ai rien là-dedans à retoucher,



Patrick Da Silva:

Le prisonnier de *Pas à vous* dans *Demain*, ce sont ses ennemis, ceux qu'il a combattus, qui l'ont vaincu et jugé et condamné à mort qui lui offrent l'écriroire. Ce sont eux, ceux-là même qui l'ont condamné et le tiennent à leur merci qui veulent différer la sentence. Ils ont besoin politiquement de sa mort mais, convaincus qu'ils sont d'être les apôtres du bien, ils ne peuvent l'envoyer comparaître devant Dieu que purifié. Ils veulent sa conversion. C'est pour qu'il se convertisse, que sa

conscience se retourne, c'est à cette fin que sa geôlière lui donne l'écritoire. C'est bien une arme qu'elle lui donne. Elle sait que lui, le guerrier, comme Achille l'a fait en son temps, quand, déguisé en jeune fille au milieu des jeunes filles, il a vu au premier coup d'œil le couteau dans le tas de bijoux et de bibelots qu'Ulysse offrait, elle sait bien qu'il reconnaîtra une arme dans l'écritoire et qu'immanquablement il s'en saisira et s'en servira pour poursuivre sa guerre. Elle sait cela la fine mouche et ce qu'il en est de cette arme, de son triple tranchant qui incise la chair humaine mais aussi bien celle ineffable de Dieu que l'âme de celui qui s'en sert. Elle sait cela, la preuve, le condamné se convertit.

Depuis la plus belle femme du monde, tous les prétextes que l'on a trouvés à la guerre sont un peu pitoyables ou sordides, en tout cas dénaturent la guerre qui n'a d'autre raison valable que la guerre et ce que fabrique la guerre, à savoir, l'incandescence de vivre, le fil acéré de la conscience, des brèches ouvertes dans le mystère du monde avec les vapeurs sibyllines qui en sortent, la délivrance de soi qui est la pire des prisons, la conquête de l'amour le plus haut : celui de l'ennemi ; la vie éternelle.

J'en reviens à Achille. Il me semble qu'il s'en fichait bien, et d'Hélène et de Troie, mais pas de l'incandescence de vivre mais pas de l'éternité et pour l'amour, Jésus est devant lui petit bras qui demandait qu'on aimât ses ennemis malgré qu'ils le fussent et pour qu'ils cessent de l'être. Achille lui, les aimait parce qu'ils l'étaient et pour qu'ils le demeurent.

L'art, et dans le lot la littérature, me paraît être une modalité plus qu'honorable de la guerre. J'ai essayé, avant de m'y adonner, de faire coureur cycliste mais ça n'a pas marché.

Alain Freixe :

Dans la solitude et ce commerce avec les morts – tous les morts ! – pendant que l'écrivain que tu es écrit, tu vas avoir à te battre contre la langue jusqu'à la faire sonner, tinter, vibrer à ta façon... Ce corps à corps est une guerre que tu engages contre elle, ses mots, leur hauteur, leurs filets où tu es pris donc contre toi-même aussi bien... Reste que dans le livre achevé, les nouvelles enchaînées, on reste frappé par l'abondance des termes issus d'un vocabulaire religieux, chrétien pour tout dire... Y a-t-il là trahison ? Et selon quelles modalités ?



Patrick Da Silva :

Ah ! La trahison, Dieu et la trahison ! J'ai tout à fait conscience de labourer, de livre en livre, un petit jardin d'obsessions. Au centre ou pas loin du centre ; non, c'est bien possible que soit au centre très précisément ; au centre du labour donc, il y a cette affaire de trahison ; et de fidélité forcément. Voilà, il y a des trahisons flagrantes, criantes, irréfutables, injustifiables et en dessous, une fidélité indicible, tout juste consciente mais vitale. Pour être fidèle – à quoi ? À une empreinte, à une morsure, à un ravissement, à une fulgurance, on n'en sait trop rien si ce n'est qu'à ne pas l'être on y perdrait son âme – pour être fidèle on a dû trahir ; et Dieu par-dessus le marché.

Aujourd'hui je peux dire que je suis chrétien, que je le suis organiquement. Non pas adepte du christianisme mais

produit de la chrétienté. Tout ce que j'ai reçu, y compris de l'école laïque, y compris de l'antiquité : Homère et Eschyle et Sophocle, tout, je l'ai reçu de la chrétienté. L'éblouissement premier, celui de la beauté que l'on voit de ses yeux, que l'on entend de ses oreilles, ce n'est pas dans la nature qu'il m'est venu mais à l'église dans la liturgie, comme celui plus violent encore, plus profond, de la langue, de la parole qui fait advenir ce qu'elle dit dans l'esprit. Le sentiment du tragique lui-même dans lequel se fonde l'incandescence de vivre, la haute liberté, c'est par Saint Paul qu'il m'est arrivé.

J'ai été élevé dans la religion comme on dit. On m'a inoculé une foi ardente et vénéneuse. Ce fut une maladie, elle aurait pu être fatale. Je me suis battu contre et avec ; j'ai distillé, je me suis mithridatisé. J'ai bénéficié indubitablement de puissants anticorps ; d'où je les tenais ? Mystère ! De très loin en tout cas et d'une ou quelques femmes sans l'ombre d'un doute et c'est dans la peau que je les avais, dans la chair.

Ça a pris du temps mais je me suis guéri de la foi, de celle-là tout au moins, et ainsi purgé je goûte désormais avec un bonheur sans réserve le génie prodigieux de la chrétienté. Comment elle a élaboré, synthétisé de manière nouvelle et poussé plus loin encore cette invention qu'elle a piquée aux anciens grecs : l'homme. C'est chez les orthodoxes que je trouve l'expression la plus pleine, la plus subtile, la plus profonde de ce génie-là ; je les fréquente avec bonheur. Je suis donc chrétien non croyant et pratiquant, une manière singulière de trahison, j'en conviens et qui s'étend jusqu'au vocabulaire.

C'est une chance pour moi d'être guéri, une chance encore plus grande donc d'avoir été malade. Je me tiens avec gratitude dans ce que Louis René des Forêts nomme "La formidable absence du maître souverain". Pour moi le Dieu des chrétiens a oblitéré le monde où j'ai vécu, il s'en est retiré, il ne reviendra pas ; il y laisse une prodigieuse empreinte ; bien que renégat je me range parmi ses débiteurs, parmi ses héritiers. Je suis irrémédiablement de cette humanité qui garde sa morsure, son baiser, humanité mortelle, éblouie, tragique, pécheresse ; originellement pécheresse et pour mon compte résolument. Au regard de la fécondité du péché la promesse du salut me paraît suspicieuse.

Alain Freixe :

Dans Demain comme dans À la guerre, on sent passer un fort sentiment de sacré. Il courbe les phrases, fait vibrer le silence, donne un ton à l'ensemble de ces nouvelles. Si toute mystique selon l'approche de Mme Guyon (XVIIe) implique une sortie hors de soi – et on peut supposer qu'au commencement avec l'arrivée des premiers mots, des premières phrases – c'est hors de toi que tu te trouves projeté comme en un désert – où l'on sait rencontrer bien des mystères et des tentations ! – et dès lors c'est comme si de rien n'était – Tiens, voilà qu'on retrouve le titre de Jacques Ancet ! – et un rien, un vide germinatif qui va devenir le lieu d'écriture proprement dit...

Patrick Da Silva :

Oui c'est ça, pas besoin de rien rajouter.

Le souci, c'est qu'on y prend goût à vivre dehors et que

c'est de plus en plus difficile de rentrer. On fait de putains de rencontres au désert, des anges avec qui se battre et qui sont de sacrés lutteurs, des sirènes et depuis Ulysse on connaît la ruse, des tentations comme tu dis et on sait qu'il en est auxquelles il faut que l'on résiste, d'autres auxquelles il faut qu'on ose succomber. On rencontre aussi le désert dans le désert, le silence du désert qu'aucune rencontre ne vient troubler.

Alain Freixe :

On ne peut pas ne pas sentir passer dans tes livres un extraordinaire goût du rythme, de la scansion sonore, de la frappe qui ouvre le temps de l'histoire, cela pourrait-t-il un jour te consoler de n'être pas musicien selon les derniers mots de cette Petite ronce parue chez Cheyne éditeur dans la collection Grands Fonds en 1999 ?

Patrick Da Silva :

Absolument pas. La langue est sonore, se charger de la sonorité de la langue fait partie de l'écriture ; la musique c'est autre chose, une autre voie.

La musique me donne des émotions très différentes, elle me conduit par d'autres sentiers, sous d'autres cieux et pourtant c'est essentiellement du vocal que j'écoute mais je dois me fermer à la langue pour me laisser saisir par la musique. La musique est un langage mais ce n'est pas une langue ; la jubilation à laquelle elle ouvre est dans la famille des mathématiques.

Il y a cette nostalgie du temps de la parole pleine où le son et le sens et le geste étaient un. Ce temps est aboli, nous en sommes inconsolables mais nous en avons été chassés, Dieu soit loué. Nous ne pouvons que tendre vers la parole pleine mais désormais par des voies, des disciplines qui sont irrémédiablement séparées : la poésie, la musique, la danse. Elles sont exclusives et jalouses, pour approcher de la parole pleine il faut choisir sa voie. Autant, mettre ces voies en écho dans un même lieu dans un même temps peut conduire loin tant qu'elles restent distinctes autant, toutes les tentatives de les faire fusionner, de les confondre me paraissent donner des résultats douteux. Travailler la musicalité de la langue ne fait pas de moi un musicien. Je ne suis pas musicien, je ne me consolerai jamais de ne pas l'être, grâce à Dieu ; ça me permet d'écrire.

Alain Freixe :

Lire/écrire et vivre, comment se noue cette tresse ? Et ajoutons publier des livres. Des livres vivants j'entends. Bien sûr tu me diras que c'est au lecteur à le dire. Mais justement l'auteur s'étant retiré du livre publié, Patrick Da Silva lecteur de lui-même – Comme n'importe qui, vraiment ? – qu'en dit-il, lui ?

Patrick Da Silva :

Avant l'écriture il y a la lecture ; ce qui est premier c'est ça. Ce que j'ai dit de la littérature comme modalité honorable de la guerre est contenu tout entier dans le fait de lire. Écrire pour moi n'apporte rien de neuf à ce qu'apporte la lecture. Ça affûte un peu plus, ça permet peut-être de distiller plus finement, ça expose un peu plus loin, ça exacerbe le péril, non, rien de vraiment neuf.

Donc avant tout je lis. Comme je lis aussi lentement que j'écris et que je relis beaucoup, je ne suis pas un lecteur vorace alors j'ai beaucoup mieux à faire que de relire Patrick Da Silva. Lorsqu'un livre est publié, que je l'ai lu à voix haute deux ou trois fois il ne me concerne plus, j'ai d'autres choses plus importantes à lire et surtout j'ai à vivre.

Alain Freixe :

Les livres sont-ils des "campements de fortune" sur la route que tu inventes, des abris précaires "où reprendre force" et "un peu d'aplomb" ? Les cailloux blancs d'un "petit compagnon du silence", Petit Poucet orphelin et sans maison ?

Patrick Da Silva :

J'ai une maison, c'est moi qui l'ai construite avec mes mains, elle est dans les Combrailles, en bois, un peu de vitres aux fenêtres du béton sous les pilotis ; je n'ai pas d'autre refuge. Dans la langue pas besoin, pas de place pour un refuge sur le champ de bataille. Les livres, ce sont plutôt des ateliers de remoulage, ils affûtent, ils retrempe, ils tendent et ils relancent dans la vie pour exister encore plus fort, plus goulûment, tenir tête aux pouvoirs, aux autorités fallacieuses, ne pas trop être dupe, déjouer les servilités comme les arrogances, savoir faire front comme s'agenouiller, caresser plus tendrement, aimer plus violemment, baiser, souffrir. Ne pas s'épargner.

Alain Freixe :

Au hasard d'une de mes lectures, j'ai trouvé cette question que Marguerite Duras pose à Francis Bacon : "vous sentez-vous en danger de mort lorsque vous peignez ?" Et toi, Patrick, lorsque tu écris ?

Patrick Da Silva :

Ça a à voir avec la mort, c'est certain. Je l'ai dit, pour moi l'auteur

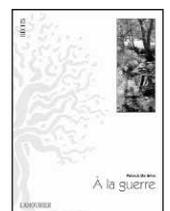
par nature est mort, c'est dans le camp des morts que ça se joue, au moins que ça commence, mais le risque n'est pas là.

Le risque justement c'est de vivre, de vivre enfin, d'exister pour de bon, d'être libre pour de vrai. Le risque c'est la vie éternelle, pas celle des fables, celle de l'au-delà, celle d'après la mort, non ! Celle d'ici et maintenant, celle qui est le trophée de la guerre, celle qui cristallise dans le feu, dans l'incandescence de vivre. Le vrai risque c'est d'exister vraiment car ça, il faut le supporter, accepter aussi de ne plus pouvoir revenir tout à fait au sommeil ordinaire, à la petite mort grégaire, triviale, qui est tellement plus confortable. Et puis, prendre le risque de vivre condamne immanquablement à une certaine solitude. Les vivants sont inquiétants, ils fatiguent, souvent ils ne regardent même pas la télévision ; internet on n'en parle même pas !

Vous pouvez lire l'entretien dans sa totalité sur le site amourier.com

Demain
collection Thot, 15,00 €

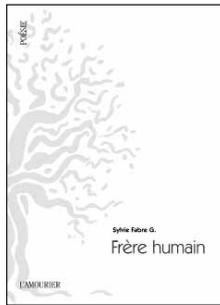
À la guerre
collection Fonds Proses, 15,00 €



Frère humain

Sylvie Fabre G.

collection Fonds Poésie, éd. L'Amourier



Il est des mots difficiles à placer tant ils se sont usés dans le cours tumultueux de la langue qui, va, inlassablement... tels "L'Amour" "La Mort", pôles de chair sur la page devenus impalpables, parfois insipides.

Il revient à la poésie de leur redonner corps et vie, densité. Sylvie Fabre G. redonne ici vie au mot "mort" et *son pays met la mort/dans ses mots*. Psalmodié comme un thème de chœur, il entre en nous avec une force lancinante, il s'y installe comme un nœud gordien, impossible à dénouer tant il acquiert au gré des poèmes une puissance physique, un impact charnel.

Chaque texte voit le mot émerger; la lutte d'emblée s'est installée: *Elle cherche la mort/le trouve sur la page, prodigieux/tant de blond allié à tant d'air*. On ne peut lire ce texte sans penser qu'il prend naissance dans l'intime expérience de la fêlure, mais la poésie n'est pas déversement, déferlement autobiographique. La poésie travaille la douleur en la mettant à distance, et la

douleur n'en est que plus intense. La poésie est aussi dépassement, tout au moins tentative de... car la déflagration de la douleur n'est pas sans interroger la langue: *les mots suffisent-ils pour regarder/ce qu'ils ne voient pas?*

C'est bien de cela qu'il s'agit: d'un corps à corps entre la langue et l'absence, la disparition, le vide laissé, entre les mots et le trop-plein de souffrances. Et rien, d'avance n'est gagné. Le texte ne peut que s'avérer incertain: *le poème s'ouvre et se ferme/n'attrape rien*. La lutte pourrait bien être perdue d'avance, et la *mort*, perdant un "r", pourrait bien se défaire une fois de plus dans le *mot*.

Mais existent tous les autres, et notamment ceux qui, du fond de leur cellule, ont attendu leur dernière heure, la crainte nouée dans leurs entrailles. Ceux-là ont su trouver la scansion des mots essentiels. À l'instar de François Villon, nous sommes dans un cachot obscur et suintant, et l'aube s'avère fatale; nous retrouvons alors comme lui les mots qui nous lient aux

autres, à la chaleur de vivre, malgré tout, avec eux, par eux, en eux. Se formule ainsi une union qui traverse les siècles: *Frères humains...*

Sylvie Fabre G. reprend avec force l'expression, et la singularise. Elle se place ainsi dans le sillage de Villon et son texte vrille la terre et les corps *Quand de la chair que trop avons nourrie/elle est piécà dévorée et pourrie...* Son texte avance vers une plaie interne qui n'en finit pas de palpiter et de se dérober *dehors l'hiver/ et dedans la chambre funéraire/gèle la mortelle demeure*. Cette torsion acquise par des mots en douleurs tressés tient de l'intenable et arrache des cris venus des profondeurs. *Frère humain*. Un appel, un livre qui demande la présence des autres.

Qui suscite aussi une quête de la vie, de son essence que vient compléter cet autre volet du livre *L'autre lumière*. Capter l'intensité de l'existence, son opacité et ses miracles... il s'agit, là encore, d'un art poétique: *Savoir où fixer son regard. Ordonner cette quête, quitter le tourbillon de lumière et de nuit qui nous enferme*.

Et les mots ne failliront pas. Ils seront à même de mettre simplement en œuvre le *désir de durer*.

Dans l'expérience intime de la fêlure... sauver signifie simplement parvenir/à continuer un peu plus loin. En aucune façon guérir ou rédimier.

Yves Ughes

Frère humain

collection Fonds Poésie, 15,00 €

Un peu de toi

Michel Séonnet

collection Fonds Proses, éd. L'Amourier



Toutes les brûlures de l'amour. Toute la passion d'une vie. Toute l'ardeur de l'amour qui accompagne l'aimée, mourante, jusqu'aux portes de marbre. Tous les bouleversements de cette incompréhensible présence, la femme aimée, la vie. Et les douloureux bouleversements de son impossible disparition.

Au lendemain de la mort de la femme qu'il aime, le narrateur entreprend de dire encore *un peu de toi*. Il convoque ses souvenirs: première rencontre dans une cour de collège où il intervient lors d'une expérience pédagogique (et la fulgurance de cette apparition vêtue de jaune... Ah! la symphonie des couleurs dans les évocations de Séonnet!); lentes et timides approches; vie commune dans les tensions de la vie; jusqu'à l'accompagnement quotidien, toujours infiniment aimant et désirant, tandis que le corps de l'aimée subit les attaques conjuguées de la maladie et des soins médicaux. Il ouvre les carnets auxquels elle confiait ses doutes, ses troubles, les douleurs et les réussites de sa mission d'enseignante et en coud des fragments à ses propres

récits. Il se rappelle les discussions, les rêves communs, les déchirures communes, l'espérance et la foi communes, le partage des émotions que procurent l'art, la musique, la littérature. Il plonge dans les livres qu'elle lisait quand elle était étudiante, suit ses réactions dans le labyrinthe des traces que la lectrice a laissées, recueille les phrases qu'elle soulignait, tisse ses mots et ceux d'elle, avec ceux des auteurs qu'elle aimait. Rappelle leurs lectures communes et les rêves communs que les livres font naître. Retourne sur les lieux où ils étaient ensemble. Paysages. Villes. Églises. Cathédrales... Et regarde vivre leurs enfants. Leur œuvre commune. En contrepoint du récit, une interprétation du *Cantique des cantiques*: chant d'amour au sanctuaire des corps mêlés quand la fusion des sueurs, des peaux et des chairs est de fait celle des âmes, que les portes du sexe donnent accès à Dieu. Prière. Ainsi Michel Séonnet fait apparaître l'image de Monique, la femme aimée, et

l'installe sous les paupières et dans la conscience de son lecteur. Lui donne chair. La fait durer. Monique l'ardente, la fulgurante, la militante, la combattante, l'amante, la généreuse, celle qui donne et qui ne reprend rien, la souffrante, meurtrie par les douleurs du monde avant de l'être par la maladie.

Ce livre donc, pour garder un peu d'elle, en dépit de la mort *comme une ode à la vie*. À cette vie qui n'est pas douceur sereine ni

harmonie, mais effort à se concilier la violence des éléments, à transformer en essor ce qui pourrait survenir, vie rude, âpre, inquiétante bien souvent, mais enivrante au moment où la chute se renverse et que l'envol retrouvé ouvre un ciel si grand.

“Guerre à la mort!” dit-elle.

Raphaël Monticelli

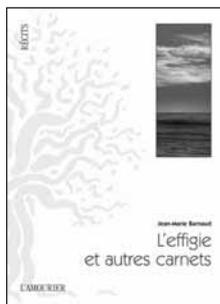
Un peu de toi
collection Fonds Proses, 15,00 €



L'effigie et autres carnets

Nouveauté / Récits

Jean-Marie Barnaud
collection Fonds Proses, éd. L'Amourier



Portraits en lambeaux...

D'abord, c'est l'histoire d'un *type*...
Précision : d'abord, c'est l'histoire d'un *type* qui demande à ceux qu'il rencontre quel âge ils lui donnent... Curieux manège... Un soir, *le type s'est mis à tenir ces carnets (...)* Il a écrit "L'Effigie", comme ça, pour voir, sur la première page. Le champ est ouvert.
Trois ou quatre récits plus loin, à la fin du recueil, c'est l'évocation d'un enfant suivant le cours d'un fleuve, jusqu'à l'Océan...

Le long des récits, un même souffle. Puissant : charriant les mots, les rêves, les lieux, les souvenirs, la mer. Comme incertain pourtant : de l'incertitude du vivant, du malgré tout vivant... Son intranquillité? Un homme rameute ses fantômes. C'est peut-être lui. Type sans âge, homme sans nom, main sans visage. Et un même questionnement : l'identité, l'écriture, la vie...

Et qui peut dire maintenant quel homme on est vraiment, si c'est l'enfant demain de la jeunesse, dont le désir passe la parole et vous court déjà sous la peau, ou si c'est l'homme courbé, et qui consent à ses années.

Entre les récits, le réseau des échos, à peine audibles parfois, sensibles toujours. Ainsi le premier récit annonce cet enfant qui clôt le livre :

*Le ciel et la mer resplendissent maintenant d'un tel dénuement.
Alors je sais qu'une enfance fait signe loin devant nous, vers laquelle il nous faut aller.*

Entre les lignes, soudain, une phrase banale prend, dans l'entrelacs de l'écriture de Jean-Marie Barnaud, un poids inattendu et le lecteur qui lit : *nous sommes montés au phare par le chemin du calvaire*, entend sonner la métaphore du travail de l'écrivain, ou de l'effort d'une vie.

Et l'écriture. Ou quelque nom que vous donnerez à la littérature et à la poésie. Celle qui baigne tout le livre de Barnaud ; celle que l'on cite, à laquelle on fait allusion, qui vous donne une phrase ici, un personnage là, un simple mot ailleurs ; celle à laquelle on a voué sa vie. Celle qui vous fait vivre. Cet ailleurs : la vraie vie... L'écriture de Barnaud enfin. Poétique toujours. Simple, limpide, comme coulant de source. Apaisée et apaisante. Et, dans le même moment, pleine de déchirures. En lambeaux.

Je suis dans le temps de l'écriture, je me couche, je dors, je me réveille dans le poème ou dans l'écheveau d'un récit, je suis encore dans le doute d'un mot, dans l'incertitude d'une situation, d'un avenir, j'avance à l'aveugle (...)
C'est alors que la maison prend la main : les murs parlent, ou les jeux d'ombre de l'escalier, quand je descends certaines nuits boire le vin solaire et manger en berger du pain, du broccio et des figues.

Quoi vous dire d'autre? Il est des musiques qui manquent à notre désir. *Tel est le temps bref qui s'écrit dans les déchirures et les dessins de l'écume...*

Voilà un grand livre. Voilà un grand poète qui sait

Tirer de la chair qui grince des mots lisses comme la pierre des mots miroirs

Raphaël Monticelli

L'Effigie et autres carnets
collection Fonds Proses, 12,50 €

Depuis le Basilic n° 10, cette rubrique est consacrée aux sites amis, ceux qui animent sur la toile une défense de la poésie, de la littérature ou des arts plastiques. Dans ce numéro nous vous proposons un détour par :

www.unnecessairemalentendu.com
le blog de Claude Chambard
Comme sur un chemin bleu...

Sur la bande centrale défile en urgence le bleu des citations.

Non, l'expression n'est pas exacte, il faut y préférer "se déroule la densité d'un florilège". Il s'agit d'un blog, les choix relèvent donc de l'auteur – Claude Chambard – et l'impliquent. Mais chaque homme portant en lui la forme entière de l'humaine condition, on se retrouve dans tel extrait des *Essais*, ou dans telle affirmation de Pascal Quignard. On se sait sur un territoire balisé avec pertinence, et la besace peut se remplir avec profit.

Qu'on voye, en ce que j'emprunte, si bien sçeu choisir de quoi rehausser mon propos. Car je fay dire aux autres ce que je ne puis si bien dire... Et Montaigne nous place au cœur du processus de création. Il y a plus nu que la nudité, c'est l'angoisse. Pascal Quignard travaille toujours au scalpel, d'une phrase, il dénude l'ossature essentielle.

Mais un blog ne saurait se contenter d'être simple transposition sur la toile d'un journal papier. Il se doit d'exploiter les possibilités offertes par ce nouveau mode d'accès au savoir que représente internet. Il lui faut donc favoriser la circulation du regard, mettre en place un plan conçu non par le rythme de la page, mais par un savant entrelacs d'accélération et de ralentissements, d'accrochages et de fixations.

Un nécessaire malentendu (titre à méditer) est travaillé avec une grande efficacité, il sait en virtuose jouer avec ces nouvelles données de la composition.

De part et d'autre du bandeau central, du cœur, se développent rues et artères, veines et venelles. Le clic y acquiert une efficacité évidente, au gré des pulsations on peut circuler, découvrir des rubriques qui s'entrecroisent dans le tissu profond du lieu : *Écrivains, Éditions, Manifestations, Réflexions*.

Prend ainsi corps une démarche de vie qui associe l'écriture à ses lieux d'exercice, ce qui nous renvoie à l'essence de la poésie. Pourquoi en effet ces battages médiatiques sur la création d'un pôle Amazon en France? Quels liens avec le livre? Pourquoi

ces attaques contre le CIPM? Que signifient les soubresauts du CNL? Création et militantisme se croisent et l'on perçoit que les tours d'ivoire peuvent se défaire en direct quand la toile les enserme. Il ne s'agit pas d'un simple journal personnel (même si une page est consacrée aux travaux de Claude Chambard, quoi de plus normal?), mais d'une captation des textes dans leur vie même, tels que l'éternité les fait ou les change.

Et le réseau sanguin se développe comme par frôlements : les œuvres sont prolongées par une mise en dialogue graphique, la rubrique *Images* y invite. Et les mots se mettent en fête quand ils accèdent à un éloge de la musique ou à la rubrique *Arts*, le jeu des réseaux donne alors sa pleine mesure.

Pas à pas se tissent ainsi de nouvelles tapisseries. Elles ont en commun avec celle de Pénélope qu'on peut les défaire en permanence, pour les recomposer selon ses propres intentions. Quelque chose est en train de naître là, d'indéfinissable, mais qui sert la littérature et l'écrit.

Merci à *un nécessaire malentendu* d'y œuvrer avec ténacité.

À QUELQUES MOTS D'ICI

Rappel : Cette rubrique entend faire connaître quelques-uns des livres que publient les maisons d'édition qui s'efforcent d'offrir à leurs productions l'avenir qu'elles méritent.

Déjà 5 ans ! C'est peu et en même temps suffisant pour se retourner et apprécier le chemin parcouru.

Ypsilon Éditeur, naissait en 2007, c'est aujourd'hui un catalogue riche de plusieurs collections. La première porte le nom général de "Littérature". Elle comporte à ce jour une vingtaine de titres :

Pier Paolo Pasolini y côtoie Yannis Ritsos ; Djuna Barnes, Unica Zürn ; Stéphane Mallarmé, Roger-Gilbert Lecomte ; d'autres... La seconde, forte d'une dizaine d'ouvrages, s'intitule "Bibliothèque typographique". Elle est consacrée à ces formes, techniques et règles qui lèvent les textes sur une page, les matérialisant en un corps d'encre et un air de silence. La troisième, "Ymagier" publie "des images et des études sur les images et les imagiers anciens et nouveaux". À côté

d'œuvres de Bernard Noël vient de paraître *Le nénuphar blanc* de Mallarmé, magnifique livre peint par Anne Slacik à sa manière à elle, toujours chargée d'une fluide énergie. Il est émouvant d'apprendre que c'est Berthe Morisot qui devait illustrer cette "divagation" pour *Le tiroir de laque* qu'envisageait Mallarmé et que les éditeurs ont respecté le format (18,5 x 24 cm) qui avait été prévu alors.

Alors, la boucle est bouclée ! Et je ne peux que revenir à l'acte fondateur de cette jeune maison d'édition, qu'insister sur ce désir qui a vu Isabella Checcaglini vouloir "publier *Un coup de dés* d'après les épreuves corrigées par Mallarmé lui-même", épreuves qui émurent tant Valéry. C'était là comme un engagement. Celui de la belle fidélité que l'on doit aux projets "fous" de quelques "passants considérables". Et ce premier livre respecte la disposition typographique, le format, les caractères – Ah ! Le Didot ! Si c'est là le nom du caractère qu'aimait Mallarmé, c'est aussi

celui de la Maison qui devait imprimer ce *Coup de dés* pour Ambroise Vollard, et qui refusa ! – et ce que bon nombre d'entre nous ne savions pas, la reproduction des lithographies d'Odilon Redon (trois ici, une quatrième s'étant perdue), l'ami que Mallarmé appelait "le peintre du noir" – C'était au temps des "monstres" avant la venue des couleurs ! – soit tout ce qui transmet ces vibrations pour qu'une voix d'encre lève entre les mots, leur disposition, les blancs, les images, les pages.

Si vous aimez la poésie en général, Mallarmé en particulier ; si vous aimez les beaux livres – beaux d'être justes – alors n'hésitez pas à vous procurer ce *Coup de dés*... et souhaiter bonne route à Ypsilon Éditeur.

Ypsilon Éditions

34 bis rue Sorbier, 75020 - Paris
Tél : 09 82 37 50 15 ou 06 29 45 49 07
Site : ypsilonediteur.com
Email : contact@ypsilonediteur.com

Agenda des amis

Présence des Éditions L'AMOURIER

- **Mouans-Sartoux** (Alpes-maritimes)
Festival du livre (stand 53 B, Espace D)
ven 5, sam 6, dim 7 octobre 2012
Parmi les auteurs présents :
Jean-Marie Barnaud, Jeanne Bastide,
Daniel Biga, Patrick Da Silva,
Jacques Ferlay, Alain Freixe,
Raphaël Monticelli, Michel Séonnet,
Yves Ughes...

Lectures

- **BMVR** Louis Nucéra à Nice
Patrick Da Silva lira *À la guerre*
vendredi 5 octobre 2012 à 17h
- **BMVR** Louis Nucéra à Nice
Conférence/lecture sur **Pasolini**
par **Yves Ughes**
vendredi 16 novembre 2012 à 17h
- **BMVR** Louis Nucéra à Nice
Les Amis de l'Amourier liront
L'aube en poésie
samedi 15 décembre 2012 à 15h

Expositions

- **Centre d'art contemporain** de Carros
Patrick Lanneau & Frédérique Nalbandian
(15 septembre - 6 janvier 2013)
vernissage le samedi 15 septembre à 11h30
- **Galerie-Librairie Arts 06** à Nice
TERRITOIRES de
France-Noëlle Pellecer
(15 septembre - 3 novembre 2012)
vernissage le samedi 15 septembre à 19h30
- **Galerie Maud Barral** à Nice
IMPRESSIONS D'ATELIERS
La création contemporaine sur la Côte d'Azur
(22 septembre - 22 octobre 2012)
vernissage le samedi 21 septembre à 18h
- **Galerie Quadrige** à Nice
Toos Van Holstein
(14 septembre - 13 octobre 2012)

Alain Lestié
(26 octobre - 24 novembre 2012)

20 ans de la galerie
Exposition collective
(7 décembre - 12 janvier 2013)



Journal intermittent de Raphaël Monticelli

L'été intermittent

L'été fut un pays de sourires. Furtifs, bienveillants, amusés. Éclairs, chanson de lune, fil d'eau brisé par un fétu...

*

Sous ce grand ciel, un homme marche, compte ses pas, les oiseaux, les feuilles, les branches, les mots. Sous le ciel de son crâne, les phrases s'agencent. Chorégraphie à pas comptés... Jacques Roubaud écrit.

*

Une petite sirène m'avait donné *la maison des mots*. Le ciel était alors aussi incertain qu'aujourd'hui. Mais nous n'avons désormais plus d'espérance qu'en nous. Infiniment partagée. Marc Delouze va.

*

Idéogramme échevelé. Cette ombre nouée qu'une trace illumine : herbes brûlées de Leonardo Rosa.

*

Elle dit : "tu as vu?". Elle dit : "tu as lu?". Elle dit : "musique, ma douleur". Elle dit... Tantôt *Pietà*, tantôt *Vierge à l'enfant*, Madame est poésie. Isabelle Garron.

*

Mots : infimes déchirures de silence. Et de l'espace vibrant tout autour. Encore Isabelle Garron.

*

En souvenir d'André. Lu d'une traite – et relu – le dernier Winckler. Récits enchâssés dans des récits qu'enchaîne un récit. Don de la parole. Don de l'écoute. Accompagnement de la vie. Pour accompagner les mourants. Sans fioritures. *En souvenir d'André*.

*

"Je chanterai le laurier rose quand l'Algérie sera contente"... mots de Kateb Yacine qui résonnent dans ma tête depuis un demi-siècle.

Peuples, chantons le laurier rose pour dire notre hâte du bonheur !

— R.M. —

Le Basilic

gazette de
L'Association des Amis de l'Amourier
5, rue de Foresta - 06300 - Nice

est publié par l'AAA
dont l'action est soutenue par la Ville de Nice
et le Conseil Général des Alpes-Maritimes.

Comité de rédaction

Alain Freixe
Marie Jo Freixe
Bernadette Griot
Martin Miguel
Raphaël Monticelli
Françoise Oriot
Yves Ughes
Maquette: Bernadette Griot

L'Amourier éditions

1, montée du Portal
06390 - COARAZE

Tél: 04 93 79 32 85

amourier.com
L'amour des livres